

ancien coco, sale gueule, sale esprit, traître, mort dans les ruines fumantes de Berlin en 1945, lieutenant de la LVF et collaborateur de "Je suis partout". Guégan se les remonte de plaisir. Les fous de Dieu ont un fou du diable (Folio, 300p., 8,10 €)

LA LUNE S'ENFOIT, de RAK RINNEKANGAS. Amours interdites de trois jeunes adolescents dans la campagne finlandaise. La mort rôde dans le coin. C'est sombre, rare, inattendu. (Libretto, 114p., 7,70 €)

FRANTZ FANON, PEAU NOIRE MASQUÉE BLANCHE, de CHRISTIANE CHAOUËT ACHOUËT. Une nouvelle collection où il est question des grands auteurs francophones du Sud et d'Outre-mer. Après Aimé Césaire, Frantz Fanon. Scolaire mais efficace. (Honoré Champion, 126p., 5,50 €)

LES CONFESSIONS D'UN ENFANT D'ISRAËL, d'ALPHONSE ALLAIS. Intégralité des chroniques (toutes inédites) parues dans l'Auto-Vélo entre 1902 et 1903. Très joli petit livre d'un pro du chambardement littéraire et de la loufoquerie velocipédique. (Mercure de France, 158p., 5,80 €)

ROUGE SOUTINE, d'OLIVIER RENAULT. Les natures mortes aux volailles et autres barbaques écorchées de Soutine vous en mettent un coup à l'estomac. C'est du brutal. Soutine, peintre maudit ? Olivier Renault, libraire à Paris, remet les choses en place (La Petite Vermillon, 156p., 7,10 €)

LE GOÛT DU BRÉSIL, OUVRAGE COLLECTIF. La samba se danse en lisant des extraits de Cendrars, Lévi-Strauss, Chico Mendes, Fale, Jorge Amado, Bartolomé Bennassar... Cette collection, on l'a somnolée, a beaucoup de goût. (Mercure de France, 132p., 6,80 €)

de la gauche libertaire fient le lit de la droite ultralibérale.

Horribles années quatre-vingt ! Assez pourries pour tout dire. Nous en mangeons encore aujourd'hui. Elle marquera un changement notable. Un changement de cap. De mentalités. De mœurs. Les sixties, avec les Ye-Yés, les blousons noirs, le rock'n'roll, la télévision en noir et blanc de Gaulle, le communisme et la religion, pensent à l'argent celui des fronts glorieux et à la mort. Juste comme un outil agréable. Point barre. Les seventies, avec nos bons hippies, nos joyeux hâves-sol, la digestion lente de Mai 68, les communautés, le free jazz, le rock progressif, la libération sexuelle non sentimentale ne pensaient pas au pognon, mais le méprisèrent, le combattaient. Les idéologies allaient bon train, les rêves aussi. C'était sympathique. Puis vint le choc pétrolier. Puis les eighties. La voiture en prit un coup. On navigua à vue, avec, en point de mire : le fric, la réussite sociale, le libéralisme, voire l'ultralibéralisme. Les beaux penseurs de Mai, soudain, semblaient se réveiller, se rendaient compte qu'ils vieillissaient et qu'ils n'avaient pas envie de finir pauvres, dans le Larzac, en train d'élever trois chèvres phthisiques. Ils devinrent communicants, chefs d'entreprise, politiciens bien pensants et droits-de-l'hommes, patrons de presse. Vive la carrière ! Vive la jungle de l'entreprise ! Merde à l'état totalitaire (ça les arrangeait bien, les ex-babas libertaires en costume cravates, futurs grands bobos) ! Merde au communisme ! Vive le mur de Berlin ! Vive l'Europe des marchés ! Vive l'Europe libérale et allemande ! Les années quatre-vingt nous auront bien eues. Haissons les comme elles le méritent. Benoît Duteurtre nous replonge au cœur de celles-ci grâce à son beau et subtil roman. Son héros, Jérôme, 20 ans,

son double, son frère d'innocence et parfois de mélancolie, quitte Dieppe pour monter à Paris avec la ferme intention de s'y faire un nom. Nous sommes en 1980. C'est l'époque du Forum des Balles, des bars branchés et de la cocaïne, coté uranium des chefs d'entreprises, trop contents de voir leurs cadres travailler 25 heures sur 24. Jérôme goûte à tout, il découvre Jacno et son disque Rectangle, zone aux Bains douches, à la Chapelle des Loribards. Il lit Façade, s'amourache du Père Ubu et de B 52. La coke lui rouge les narines. Il fait la connaissance d'une chanteuse hystérique, détestable, folle d'elle-même, égo démesuré, archétype de l'esprit des églises (« tout pour ma gueule ! »). Elle utilise Jérôme comme pianiste, puis le jette comme un vieux torchon, puis revient vers lui. Il se sauve en courant. Ses parents, bourgeois éclairés provinciaux, lui rendent visite. Il tente de cacher sa vie « de débavache ». Son père lui fait d'étranges confessions sur sa vie intime et sexuelle. Il veut faire « moderne ». C'est terrible. Grâce à une écriture douce, pastel, assez classique et efficace, Duteurtre décrit avec délicatesse ce monde de noctambules où nombreux furent ceux qui y laissèrent leurs vies. Le portrait d'un jeune homme égaré, qui se cherche, qui échappe à l'hécatombe. Habileté et grâce ultimes : l'auteur nous propose plusieurs fins, dont l'une où Jérôme meurt fauché par le sida. Un Duteurtre du meilleur cru. P.L.

À nous deux, Paris !, de Benoît Duteurtre, Fayard, 333 p., 19 €.

Écrivain et journaliste, dernier ouvrage paru : "Au fil de Creil" au Castor astral, 2012.

Les tribunes de l'Histoire

Un roi et ses soleils

Par Pierre Cornut-Gentile*

Le dernier ouvrage d'Eve de Castro est un modèle du genre.

Avant d'ouvrir le livre, on hésite. L'imposante chaire de Versailles, le génie des architectes, le talent et l'ingéniosité des bâtisseurs et des fontainiers. La fange macabre où paléologues des milliers de gueules, le cynisme des Grands, leurs vices et leurs lâchetés, les coucheries d'un Roi-Soleil flexible et capricieux, autant de thèmes rebattus cent fois dont on craint d'être lassé. Il n'en est rien. Il suffit de quelques pages pour

retracer les destins croisés de deux autodidactes purlochés et ambiflexes : Nine La Vieille, fille d'un barbier parisien et mère d'un perroquet fournisseur de la Cour, Nine qui veut devenir chirurgien et Badère Le Jongleur, vannier sans scrupule qui sera bientôt chef d'équipe d'un fontainier. Batisseur et cotoyer les maîtres d'œuvre du château et du parc. Nine approchera Monsieur puis Louis XIV dont les personnalités sont brillamment campées. Résolument conforme aux lois du genre -- une intrigue bien ficelée, un rythme haletant, une profusion de détails vrais sur la vie quotidienne comme sur le contexte politique -- le dernier roman historique d'Eve de Castro séduit aussi et surtout par son écriture précise et savoureuse, adaptation moderne de celle du Grand Sarcis. C'est un modèle du genre. P. C. G.

Le Roi des Ombres, d'Eve de Castro, Robert Laffont, 479 p., 21,50 €.

Écrivain et avocat, dernier ouvrage paru : "Un scandale à Paris, l'affaire Proust" chez Perrin.

ARILLE, compagnon de Napoléon, de Pierre-Louis Blanc. Portrait sémiotique du colonel du régiment des Chasseurs à Cheval de la Grande Impériale. Si vous avez un doute sur l'uniforme, rappelez-vous l'épatant tableau de Gérard : "Officier de la Garde chargéeant" (France-Empire, 366p., 22 €)

PASSAGE DES ASTRAGALES, d'Henri Cuéco. Une autofiction policière qui nous ravi par son style limpide, son absurde rétrovigilance. Cuéco est l'auteur de l'excellent "Dialogue avec mon jardinier", adapté au cinéma par Jean Becker (Bayard, 208p., 15 €)

LE DELICE DE TURQUIE, de Jan Wolkers. Une passion dans l'Amsterdam des années 60. Texte décoiffant, porno, allumé, provocateur, digne des "Valseuses" et du "Sexus" de Miller. Adapté au cinéma par Paul Verhoeven en 1973. (Belfond, 246p., 17 €)

LA CAVE SE REBIFFE, d'Albert Simonin et Frédéric Dard. Pièce de théâtre jamais représentée. Texte savoureux où l'on retrouve les héros du film de Grangier joués par Gabin, Blier et Biraud. Marie-Hélène Simonin reste fidèle à la mémoire de son mari. A ne rater sous aucun prétexte. (Éditions Sillage, 17 rue Linné 75005 Paris, 332p., 18 €)

JULIETTE OU LE CHEMIN DES IMMORTELLLES, de Tristan Cabral. Tristan Cabral est le fils de Juliette et d'un médecin allemand pendant l'Occupation. Juliette a été tondu par les résistants de la dernière heure. Tristan Cabral témoigne. Un récit violent et lumineux. (Le Cherche midi, 112p., 13 €)

L'HOMME QUI FRAPPAIT LES FEMMES, d'Ameyric Patricot. L'histoire d'urgars domine par ses pulsions. Ce pervers narcissique est un destructeur. Il veut toutes se les taper -- et les taper. Jusqu'au jour où il devient responsable d'une association féministe... Parfois un peu prof, mais ça se lit. (Léo Scheer, 182p., 19 €)

ON TROUVE ÇA MAUVAIS

JE VAIS MIEUX, de David Foenninos. C'est lui qui le dit. Nous, on ne voit pas la différence. Toujours aussi mièvre et cucul. (Gallimard, 336p., 19,50 €)

DE LÀ, ON VOIT LA MER, de Philippe Besson. Besson est bigleux, on voit que dalle. Juste un livre sinistre qui est l'œuvre d'un fruit sec. (Julliard, 210p., 19 €)

DANIE, d'Hervé Gagnon. Avec Gagnon, c'est gagné : un énième thriller historique au temps des cathares et des templiers qui nous tombe sur les poulaumes. Lourdingue. (Hugo roman, 432p., 17,95 €)

J'AI VÉCU DE VOUS ATTENDRE, de Géraldine Maillet. Un titre qui, malgré la référence pleine de cuistrene à Paul Valéry, implique un fatras plein de charabia et de formules débiles : « Un cocktail Motown bilingue dans mon for intérieur ». Comment un éditeur peut-il éditer de telles sottises ? Maillet ferait mieux de retourner à son ancien métier de mannequin et son directeur littéraire de gérer le casting de Madame Figaro. (Grasset, 234p., 17,80 €)

JE SUIS UN HOMME, de Marie Nimier. Non, c'est pas vrai ! (Gallimard, 240p., 17 €)

MOTRE-DAME DU NII, de Scholastique Mukosonga. Une tragédie, quelque part, un malheur, un génocide comme au Rwanda, vous en parlez, vous l'écrivez, et vous avez le prix Renaudot. Livre poignant. Mais tambourment sinistre. (Gallimard, 222p., 17,90 €)

LE SIÈCLE DE DIFU, de Catherine Hermary-Vieille. Louis XIV ? Ras le bol ! (Albin Michel, 358p., 20,90 €)

GARDEZ LES LARMES POUR PLUS TARD, d'Alex de Saint-André. Toute l'alcôve du livre d'Alex de Saint-André sur Françoise Girard : un ouvrage de fée sur la vie d'une Carabosse. (Gallimard, 294p., 20 €)

CODEX THALIS, de Pierre-Yves Tinguely. Surenchère dans l'horreur : c'est la recette des nouveaux plumitifs qui persillent leurs ouvrages de tueurs en séries et de descriptions macabres. Bouh, les vilains ! (Black Moon, 376p., 18 €)